



Que sont-ils devenus ?

Nous les avons rencontrés à l'occasion des précédentes éditions du guide «Têtu+». Quelques années plus tard, certains ont disparu, d'autres poursuivent leur engagement contre le sida.

Sacha «C'est toujours aussi compliqué.»

En juillet 2004, Action Humanitaire (AH), l'organisation que dirige Sacha Tsekanovich à Saint-Petersbourg, était dans une situation critique. Les financements étaient en berne et le bus utilisé pour l'échange de seringues (plus de 400 000 distribuées par an) était en panne. Deux ans plus tard, Sacha est bien moins anxieux sur l'avenir d'AH et note certaines évolutions. «C'est toujours aussi compliqué avec les institutions. Mais les traitements arrivent doucement et on a reçu quelques soutiens étrangers.» Les programmes d'AH (distribution de seringues, dépistage, ouverture de centres de santé...) se poursuivent. «Depuis peu, on a un programme d'échange de seringues dans la grande banlieue de Saint-Petersbourg. La situation est catastrophique. Pas d'information, pas de seringues, pas de dépistage, juste des flics postés devant notre bus. C'est essentiel qu'on arrive à y rester.» Grande première, une conférence internationale sur le sida en Russie s'est tenue à Moscou en mai 2006. «Mais pendant cinq jours, on a évité tous les sujets qui fâchent, la substitution et bien sûr l'épidémie de sida chez les gays. Ici, tout le monde se fout des homos et du sort des prostituées.» Malgré 15 ans de lutte, Sacha ne semble pourtant pas encore totalement lassé. «Je travaille avec des pays limitrophes pour mettre en place des programmes de prévention et on essaie d'aider un médecin tchétchène. C'est motivant. Et nous allons certainement pouvoir entrer dans certaines prisons.» **EMMANUELLE COSSE PHOTO FABRICE DIMIER**

Noël «Je veux m'engager plus.»

Nous avons rencontré Noël Sanvi Ahebla en 2002. Quatre ans plus tard, il est toujours salarié de l'African Positive Association, qu'il a fondée à Paris en 1998. Comme beaucoup d'associations, l'APA a vu ses crédits baisser. Mais cela ne détourne pas ses quatre salariés de leur but. «Nous essayons de donner un visage à la maladie. Au-delà des distributions de préservatifs, c'est notre propre expérience qui sert de prévention», note Noël. Il énumère fièrement les différentes activités menées : actions de prévention, groupes de parole, accompagnement au dépistage, partenariat avec les Caisses primaires d'assurance maladie, médiation de santé publique. Sur un plan personnel, Noël dit aller bien «physiquement». Mais il confie volontiers une certaine lassitude.

«Début 2006, j'en avais un peu assez. Et puis, je suis parti en Afrique, au Togo. Les gens y disparaissent tous les jours, c'est effrayant. Ça m'a redonné des forces. Désormais, je veux m'engager encore plus», explique-t-il, avant d'ajouter dans un sourire «même si je ne vois pas comment faire». En revanche, qu'on ne lui demande pas s'il se considère satisfait des activités de l'APA. «Nous aimerions entendre que les Africains ne sont plus contaminés. Mais ce n'est pas vraiment le cas, c'est même plutôt l'inverse. Donc, notre objectif n'est toujours pas atteint». Chassez le militant, il revient au galop. **XAVIER HÉRAUD PHOTO FD**



Esther La combattante n'est plus

L'avenir n'était qu'un triste mirage. Le corps faisait mal. Nous avons rencontré Esther l'été 2004. Les quelques rais de lumière sur le jardin lui donnaient l'envie d'aller se promener. Personne n'aurait pu l'empêcher de parler sans amertume du temps passé, rieur et embelli. Comment avons-nous su qu'elle avait quitté la maison de Cergy et ses pensionnaires, qu'elle était morte du sida ? Ni par un faire-part, ni par une annonce. Quelqu'un l'a dit à quelqu'un, la funeste nouvelle a fait son chemin. Ses mots sont donc revenus en mémoire, en tressautant. Comme elle, quand elle faisait voltiger ses souvenirs. De sa contamination, avec un homme dont elle était trop amoureuse, elle disait peu. Pudique ? Peut-être, mais pas réservée. S'étendre sur l'âpreté des jours de douleur, face à quelqu'un qui venait la voir pour l'entendre, ça ne l'intéressait pas. Esther voulait montrer un visage frivole, une facette de sa personnalité tout en légèreté. Oui, elle voulait acheter un peigne pour se coiffer, là, maintenant et pas dans deux heures. C'était impossible de ne pas lui demander si c'était dur. Au milieu de l'été, Esther a répliqué avec fierté que son fils prenait souvent de ses nouvelles. C'était son orgueil et un peu son luxe, dans une maison de soin où les familles laissent les leurs à l'isolement. Comme Woody Allen, on imagine qu'elle aurait pu nous dire : «Je n'ai pas peur de la mort, mais quand elle se présentera, j'aimerais autant être absent.» **LUC BIECO**

